PRÉCIS

DE LA VIE

DU

PRÉLAT D'AUTUN,

DIGNE MINISTRE DE LA FÉDÉRATION.

Il n'est pas possible de porter dans le crime un plus grand mépris pour la vertu.

MÉM. DU CARDIN. DE RETZ.

*****

A PARIS,
1790.

Case
FRC
6931

M+W 14201

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

CH. M. TALLEYRAND-PÉRIGORD
Ancien Evêque d'Autun Député à l'Assemblée Nationale et Administrateur du Département de Paris,
A ces grands changemens dont la France s'honore
On l'a vû des premiers prêter un ferme appui.
Sa raison a prévu celle qui vient d'éclore;
Citoyen par le cœur, rien n'a changé pour lui.

Gravé par Verité — *Dessiné d'après nature*

A Paris, chez l'Auteur, rue des Cordeliers, N.° 19.
A Bordeaux, chez Jogan, M.d d'Estampes, rue du Chapeau rouge

PRÉCIS

DE LA VIE

DU

PRÉLAT D'AUTUN,

DIGNE MINISTRE DE LA FÉDÉRATION.

ELevé au séminaire de Saint-Sulpice, M. l'Évêque d'Autun ne dut qu'aux considérations inséparables de sa naissance, et sur-tout aux égards que l'on avait pour les vertus et le mérite de M. l'Archevêque de Reims son oncle, de ne pas en être renvoyé avec éclat. La dépravation de ses mœurs se manifesta par les plus

Sur M. l'évêque d'A. Ciechine. Ci devant talleyrand.

D'A... à ſon ambition
Immole ſa parole & ſa religion;
C'eſt tout ſimple, il a ceſſé d'être
Et gentilhomme & prêtre.

honteux excès. Entré dans la maison de Sorbonne, les sujets les plus tarés de la licence devinrent sa société intime. Sa conduite répondit parfaitement à de pareilles liasons. La maniere dont il soutint ses thèses, prouva à la fois et la plus scandaleuse ignorance, et cette audace de caractere qui ne sait rougir de rien. C'est ainsi qu'il se prépara à la cariere brillante de l'agence. il eut l'air un instant d'être fatigué du mépris public, et de ressentir l'ambition de l'honneur. Il rechercha des hommes qui s'étaient éloignés de lui ; il leur protesta qu'il cherchait à expier toutes ses erreurs ; il ne les persuada pas. Né avec un esprit léger et facile, il se crut des talents : cette illusion ne put durer long-tems ; il voulut y suppléer, pour en usurper la réputation. Il s'entoura d'une foule de jeunes Auteurs qu'il caressa, et auxquels il fit entrevoir les espérances de la fortune. Il se servit de leurs talens et

de leurs éloges pour en imposer à l'opinion publique. Entré dans la carriere de l'agence, il n'en remplit aucuns devoirs. On l'a vu afficher les mœurs les plus scandaleuses, ne respecter pas même la décence que les hommes corrompus respectent encore. On l'a vu dans le costume le plus indécent courir les promenades publiques, aller publiquement chez des courtisannes, dont la célébrité était aussi scandaleuse que leur vie. On l'a vu abandonner tous les devoirs de sa place, pour courir en Bretagne à la suite d'une femme galante, aller à Long-champ avec cette même femme dans ces jours solémnels (1) qu'une jeunesse en délire profane par son concours, mais que l'Ecclésiastique le plus dépravé passe du moins dans l'éloignement de ces promenades voluptueuses où le luxe le plus extravagant le dispute à tout ce que la corruption des mœurs peut inventer de plus licentieux.

(1) La semaine sainte.

On l'a vu tromper et déshonorer successivement cinq ou six femmes ; sous le ministère de M. de Calonne, devenir son vil esclave et son espion, acheter de ce ministre déprédateur, à force de bassesses, les moyens de s'enrichir par l'agiotage le plus scandaleux. Au milieu de ce tourbillon de plaisirs, d'intrigues, et avec la soif ardente des richesses, l'on ne doit pas exiger de lui qu'il s'occupât des devoirs de sa place. Aussi les négligea-t-il entièrement. Il n'y a pas un Evêque, il n'y a pas un Diocèse qui n'ait eu à se plaindre de lui. M. Camus, Avocat du clergé, qui faisait ses mémoires et ses rapports, n'aurait pas voulu faire ses lettres : aussi ne répondait-il jamais.

C'est-là l'homme que l'assemblée nationale a choisi pour son président, et pour son interprète dans son adresse aux Français, les faits que j'ai rapportés sont de la plus grande notoriété. Il en est qui ne sont connus que d'un très-petit nombre de personnes,

en particulier ceux qui sont relatifs à sa nomination à l'évêché d'Autun. Car quelques grands, quelques déplorables que fussent les abus que le gouvernement avait introduit dans cette partie si importante de l'aministration, il avait senti que la naissance de M. l'abbé de Périgord ne pouvait couvrir le scandale de sa vie, qu'elle ne lui avait donné au contraire que plus d'éclat : il respecta du moins pendant assez long-tems l'opinion publique, et il fut sourd à toutes les sollicitations que l'on renouvelloit, lorsque quelque évêché venoit à vaquer. Heureux, s'il n'eût écouté que cette juste sévérité, et qu'il eût donné ce grand exemple à ces ecclésiastiques d'un grand nom, qui n'apportaient dans le sanctuaire que l'espoir d'une grande fortune ! Heureux le clergé, s'il avait plutôt senti que les talens et les vertus de ceux qui occupent les premieres places, l'auraient garanti de la

destruction qui le menace, et que ce n'est que le mépris et l'inconsidération qu'ont inspiré un grand nombre d'évêques qui ont affoibli le respect des peuples, et ont préparé les humiliations dont les accablent les juifs, les protestans et les philosophes qui dominent dans l'assemblée nationale, et qui montrent tant de zele pour l'anéantissement du culte de la religion catholique.

Mais quelques reproches que l'on ait à faire au gouvernement sur le choix des sujets qu'il éleva à la sublime dignité d'évêque, cependant il est de notre justice de présenter les motifs qui peuvent l'excuser; et ce n'est pas sur-tout dans un moment où il expie ses erreurs d'une maniere si cruelle, que nous exagérerons la sévérité de nos reproches.

Nous avons dit que le Gouvernement avait repoussé toutes ses solicitations : mais ce qui refusa avec la plus grande

fermeté à la faveur, il eut la foiblesse de l'accorder à la demande d'un père mourant : car pour accorder des places qui ont une si grande influence sur les mœurs et la religion des peuples, les considérations les plus touchantes doivent s'anéantir devant un si grand intérêt. M. le Comte de Talleyrand, au retour d'une inspection, fut frappé d'une maladie mortelle : mourant, il écrivit au Roi et à la Reine pour demander comme la dernière grace qui lui avoit à obtenir de leur bonté, que son fils fut nommé à l'évêché d'Autun ; il demanda au Ministre de la Feuille qui, quoique son ami avait toujours été inflexible dans ses refus ; il lui demanda de venir écouter le dernier vœu d'un père mourant. Ce Ministre ne put résister à ce spectacle attendrissant : il promit de ne mettre aucun obstacle au succès de sa démarche auprès du Roi. C'est ainsi que par une trop grande bonté, le clergé a

eu la douleur de voir élever à l'Episcopat un homme scandaleux, un homme sans morale, un vil intriguant, un avide Agioteur ; et c'est après s'être enrichi dans une carrière, où l'on n'a vu courir que les hommes les plus déshonorés, que les Financiers même un peu jaloux de leur honneur ont dédaigné ; c'est après s'être enrichi par ces moyens avilissans, qu'il a osé proposer de dépouiller le clergé, et se parer aux yeux de la multitude abusée, d'une hypocrite générosité. Peuple malheureux que l'on trompe et que l'on égare, si l'on a cherché à te faire applaudir à cette éclatante injustice, en te disant qu'un évêque avait été le premier à la proposer, apprends à connaître cet évêque, si peu digne de cet auguste caractère ; apprends que possesseur d'un grand nombre d'actions de la caisse d'escompte, il fallait pour conserver cette propriété acquise par le plus scandaleux agiotage, il fallait que

les biens du clergé devinssent l'hypothe-que de cette caisse usuraire, et que ces biens consacrés par les loix les plus saintes, à parer et entretenir les temples élevés par la religion de nos peres, et à nourrir de pieux solitaires, des ministres respectables, chez lesquels tu trouves toujours dans tes malheurs et dans tes infirmités, des consolateurs généreux et compatisans; il fallait, dis-je, que ces biens sacrés devinssent l'objet des spéculations avides de ce prélat agioteur, qui lié de la plus intime amitié avec le juif Panchaud, a conservé après sa mort ce tendre intérêt à tous les riches capitalistes de la religion juive, et plus digne par son avarice sordide et par ses vices, d'être le rabbin de cette secte d'usuriers, que d'être le pontife de la religion de J. C. !

Sans talent, peu d'esprit, beaucoup de suffisance;
Sous Calonne, à la bourse excroquant dix pour un

Et dans son vieux sérail, outrageant la décence;
Tel on vit autrefois le pontif d'Autun.
Plus heureux aujourd'hui sa honte est moins obscure,
Froidement du mépris il affronte les traits;
Il conseille le vol, enseigne le parjure,
Et seme la discorde en annonçant la paix:
Sans cesse on nous redit qu'il ne peut rien produire
Et que de ses discours il n'es que le lecteur;
Mais ce qu'un autre écrit, c'est lui seul qui l'inspire
Et l'on ne peut du moins méconnaître son cœur.

AIR : *Vive Henri Quatre, etc.*

Vils Démocraces,
Supprimez vos chansons,
Les Aristocrates
Baisseront votre ton ;
Vils Démocrates
Supprimez vos chansons.

Fiers Démocrates
Scélérats sans pitié
Vous volez les dîmes
Et vous assassinez ;
De pareils crimes
Bientôt seront vengés.

Si votre audace
N'était que corps à corps ;
Au champ de mars
Vous trouveriez la mort ;
Badauts la pluspart
Vous subiriez le sort.

Nota. L'on se propose de faire paraître successivement le précis de la vie de plusieurs députés ecclésiastiques : les curés Dillon, Royer, Thibaut, Expilly, Jallet,

Grégoire, auront la préférence. L'on se propose aussi de soulever la grosse calotte du curé Goutes, et d'imprimer sur son front hypocrite et caffard quelques anecdotes de sa vie. Il faut faire connaître au peuple ces hommes qui s'érigent en réformateurs, et qui ont l'audace de parler des vertus de la primitive église, lorsque leur vie n'en a jamais présenté les exemples.

FIN.